

## Cours transversal en histoire – semestre d'automne 2012

### LE CORPS DANS L'HISTOIRE

#### Conclusion de mi-parcours

Les six premières séances du cours transversal du semestre d'automne 2012 (Le corps dans l'histoire) ont été volontairement consacrées au Moyen Age et à la première modernité. Ce choix s'est avéré à la fois évident et délicat.

Evident car nous avons fait ici un choix chronologique clair, qui nous a fait commencer par les périodes les plus anciennes et par celles où la documentation est à la fois assez rare et fortement marquée par des contraintes et des enjeux très spécifiques, qui tiennent par exemple aux interdits qui pèsent sur la représentation du nu (on attribue les premiers nus profanes à Cranach au début XVI<sup>e</sup> siècle) et sur la pratique de la dissection.

Délicat car ce faisant nous avons accordé une place centrale au corps dans la religion et plus précisément au corps dans le christianisme (ou dans la relation entre christianisme et paganisme). Dans les grands thèmes liés au sujet de ce semestre que nous avons évoqués en introduction (le corps / les savoirs sur le corps / les représentations du corps) nous avons donc privilégié des corps particuliers (le corps des saints ou de ceux qui aspiraient à le devenir, le corps des héros de la foi), des savoirs aujourd'hui oubliés, marginalisés ou contestés car assez éloignés de ce qui nous semble être la science des corps ou du corps légitime (la théologie morale ou dogmatique, les récits de voyages et de miracles, la tératologie ou la science des monstres, le droit) et, enfin, des représentations sans doute complexes et déroutantes qui ne se comprennent qu'à la condition d'être rapportées à la place très originale que le christianisme accorde au corps.

Le christianisme tient en effet sur le corps un discours complexe, historiquement changeant, et surtout paradoxal, dont on doit rappeler quelques exemples, effleurés dans les différentes interventions du séminaire.

1) D'une part, il semble à première vue prendre grand soin d'opposer l'âme – immortelle et qui doit être seul objet des préoccupations des chrétiens – à la chair, enveloppe périssable, dépourvue de tout intérêt et potentiellement source d'innombrables tentations, signe de la condition misérable de l'homme<sup>1</sup>. Pourtant, il promet bien la résurrection des corps au moment du Jugement Dernier et, pour les élus, la résurrection d'un corps qui devient semblable à celui des anges, incorruptible<sup>2</sup>. Le christianisme accorde donc une grande attention à certains aspects et à certaines pratiques du corps, et notamment du corps mort, par exemple dans les rituels funéraires ou dans les procès de canonisation qui confèrent un rôle important à l'absence de corruption du cadavre.

---

<sup>1</sup> Cf. Galates 6:8 : « Celui qui sème pour sa chair moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle » et Galates 5:19 « Or, les œuvres de la chair sont manifestes, ce sont l'impudicité, l'impureté, la dissolution ».

<sup>2</sup> I Corinthiens 15:42 « Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible ; il ressuscite incorruptible ».

Le corps des saints et plus précisément les reliques des saints jouent ainsi un rôle crucial dans l'économie du salut du Moyen Age et de l'époque moderne, qui va jusqu'à susciter des pratiques (vols de reliques pour attirer la protection céleste sur tel ou tel territoire, attirer des pèlerins et des aumônes, fabrication de faux sans nombre, spéculation sur les martyrs à venir à qui l'on prend de leur vivant des morceaux d'ongles, de peau ou de cheveux pour pouvoir lancer le culte s'ils venaient à mourir) que les réformateurs protestants auront beau jeu de dénoncer. Calvin écrit ainsi : « Saint Augustin [...] se complaignant d'aucuns porteurs de rogatons, qui déjà de son temps exerçaient foire vilaine et déshonnête portant çà et là des reliques de martyrs, voire si ce sont reliques de martyrs. Par ce mot, il signifie que dès lors il se commettait de l'abus et tromperie en faisant accroire au simple peuple que des os recueillis çà et là étaient des os de saints »<sup>3</sup>.

2) D'autre part, certains des héros de la foi – catholiques ou protestants – les plus remarquables doivent une partie de leur notoriété, de leur prestige, de leur réputation de sainteté ou de courage à leur mépris apparent du corps et à leur efforts pour l'ignorer ou l'humilier. L'histoire du monachisme ou de la mystique est ainsi jalonnée d'expériences extrêmes du corps, soumis à des privations ou des mortifications répétées<sup>4</sup>.

Pourtant, ces saints, ces anachorètes ou ces martyrs finissent par faire du corps l'un des vecteurs de l'expérience religieuse et par lui conférer, dans leur volonté même de le dompter, une place considérable ; ils s'infligent des souffrances précises, qui veulent être imitation et souvenir de celles du Christ ; ils choisissent avec soin des postures et des vêtements inconfortables ; ils accordent un grand rôle au travail manuel dans la vie consacrée, etc. Le corps n'est pas seulement un obstacle ou un fardeau ; il est aussi un moyen et un outil. Cela vaut pour Madeleine Vigneron comme pour Luther malgré tout ce qui les oppose.

3) Enfin, les interdits (qu'il faut se garder d'exagérer) qui pèsent sur les pratiques de médecine expérimentale n'empêchent nullement les chrétiens du Moyen Age et de l'époque moderne de se pencher sur le corps, sur son apparence, sur ses maladies, sur la mort et ses effets. L'intérêt des artistes du Moyen Age et plus particulièrement de la fin du Moyen Age et des débuts du XVI<sup>e</sup> siècle pour le Christ mort, déposé de la Croix, et pour les manifestations de cette mort physique, comme on le voit chez Mantegna, Holbein ou Philippe de Champaigne<sup>5</sup> doit être souligné. Les progrès de la connaissance peuvent donc emprunter des chemins qui ne sont pas, a priori, ceux de la science moderne. Il y a bien des savoirs du corps – de son fonctionnement, de ses désirs, de sa sexualité, de ses troubles, infirmités ou maladies – dans le christianisme, même si le corps n'en est pas l'objet final : les manuels de confesseurs, les catéchismes regorgent ainsi de conseils et de prescriptions corporels, qui n'ont pourtant d'autre fin que de contribuer au salut de l'âme.

Olivier Christin

---

<sup>3</sup> Jean Calvin, *Traité des reliques*, Genève, 1543, p. 1.

<sup>4</sup> Définition de « mortification » selon le *Dictionnaire de l'Académie Française*, 1<sup>ère</sup> édition, Paris, 1694 : « Mortification. s. f. v. Action par laquelle on se mortifie. *La mortification est nécessaire à un Chrestien. on ne va au ciel que par le chemin des mortifications. la mortification des sons, des passions* ».

<sup>5</sup> Cf. les reproductions en annexe.



Figure 1 : Andrea Mantegna, *Lamentation sur le Christ mort*, vers 1480-1490, Pinacoteca di Brera, Milan.



Figure 2 : Hans Holbein le Jeune, *Le corps du Christ mort dans la tombe*, 1521. Kunstmuseum Basel.



Figure 3 : Philippe de Champaigne, *Le Christ mort couché sur son linceul*, vers 1654. Musée du Louvre.